

STEPHANIE LAURENS

Auteur best-seller
du *New York Times*



L'épouse de Scandal

CYNSTER ~ tome 3

 **DIVA**
HISTORIQUE

Angleterre, 1819

Lady Catriona Hennessy n'est pas une jeune femme comme les autres. Elle est celle qu'on écoute, car ses visions sont toujours justes. Mais lorsqu'elle voit en rêve un homme aux yeux d'un bleu incroyable, elle est sceptique. Que veut lui dire la Dame, la gardienne du val où Catriona réside et dont elle est l'oracle ?

De toute façon, elle a d'autres chats à fouetter en ce moment. Son tuteur est décédé, et elle doit aller retrouver sa famille pour la lecture du testament. Mais en croisant le regard de Richard Cynster, dit Scandal, elle reconnaît l'homme mystérieux de ses songes. Et lorsqu'elle apprend que son tuteur l'oblige, par testament, à l'épouser sinon toute la famille sera déshéritée, et que Scandal a une semaine pour se décider, elle comprend que ces sept jours risquent d'être très longs...

« EXCEPTIONNEL ! Stephanie Laurens sait comment enchanter les lecteurs. » *Romantic Times*

Stephanie Laurens, née à Ceylan, est scientifique de formation. La romance lui permettait de s'évader quand elle travaillait. Après avoir vu son premier manuscrit accepté, elle abandonne sa carrière pour se consacrer à l'écriture. Plus de trente de ses romans ont été best-sellers du *New York Times*. Sa série *Cynster* est devenue un classique du genre, et les deux premiers tomes sont sortis chez Diva Romance. Elle vit en Australie.

8,99 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-144-3
Texte intégral
Inédit



9 782368 121443

DIVA
HISTORIQUE

L'AVIS DES LECTRICES DIVA

« Ce qui rend cette saga intéressante, c'est qu'il y a du mystère, une enquête... J'ai hâte de pouvoir lire la suite, les personnages de Stephanie Laurens me manquent déjà ! » Marie-Eve, du blog *Mademoiselle Maeve*

« L'histoire m'a happée dès les premières lignes. L'auteur nous offre une plongée dans l'Écosse des années 1800 où l'on prend un réel plaisir à découvrir la rude vie dans les campagnes environnantes, mais aussi et surtout des personnages absolument remarquables. Une superbe romance historique à découvrir ! » Joséphine, du blog *Psychedeslivres*

« J'ai apprécié replonger dans l'univers de Stephanie Laurens, dans l'originalité qu'apporte Catriona et son domaine. » Stéphanie, du blog *Sariah Lit*

L'ÉPOUSE
DE SCANDAL

Titre original : *Scandal's Bride*

Copyright © 1998, Savdek Management Proprietary Ltd.

© 2013, Éditions AdA Inc. Varennes, Canada, pour la traduction française

Présente édition publiée par :

© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-144-3

Traduit de l'anglais par Lynda Leith

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston.

Stephanie Laurens

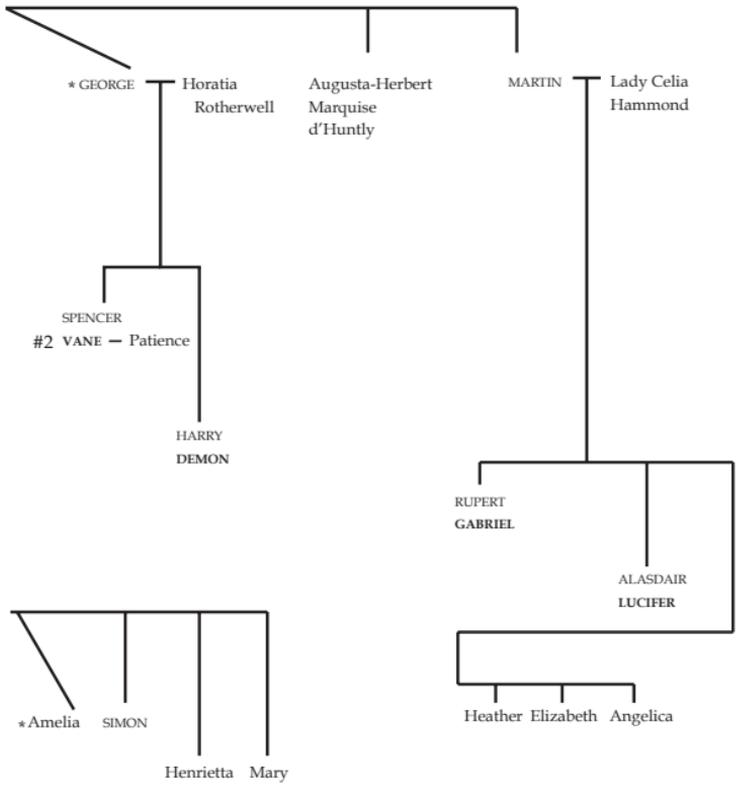
L'ÉPOUSE
DE SCANDAL

Cynster Tome 3

ROMAN

*Traduit de l'anglais
par Lynda Leith*

AdA



PROLOGUE

1^{er} décembre 1819

*Manoir Casphairn, le val de Casphairn
Galloway Hills, Écosse*

Elle n'avait jamais eu une vision semblable auparavant. Des yeux — bleus, bleus — bleus comme le ciel au-dessus du haut sommet du Merrick, bleus comme les bleuets parsemant les champs du val.

C'étaient les yeux d'un penseur, prévoyant, néanmoins déterminé.

Ou bien les yeux d'un guerrier.

Catrina se réveilla, presque étonnée de se découvrir seule. Depuis les profondeurs de son grand lit, elle scruta son environnement familial, les épais rideaux de velours voilant à moitié le lit, leurs pendants tendus sur les fenêtres derrière lesquelles le vent murmurait, soufflant l'histoire de l'hiver qui approchait à quiconque était encore éveillé.

Des braises luisaient dans l'âtre, jetant une lueur sur le bois poli ; le léger lustre du plancher, les teintes pâles de la chaise et de la commode. On était au cœur de la nuit, à l'heure où l'on passe d'un jour à l'autre. Tout était normal et rassurant ; rien n'avait changé.

Pourtant, il y avait bien eu changement.

Son cœur ralentissant, Catriona tira les couvertures autour d'elle et médita sur la vision qui lui était apparue — la vision du visage d'un homme. Les détails restaient fortement gravés dans son esprit. Tout comme la conviction que cet homme aurait une signification, qu'il affecterait sa vie d'une manière essentielle encore inconnue.

Il pouvait même être celui que la Dame avait choisi pour elle.

Cette pensée n'était pas mal accueillie. Après tout, à vingt-deux ans, elle avait depuis longtemps passé l'âge où les filles invitent leurs amants dans leurs lits, un âge où elle aurait pu s'attendre à jouer son rôle dans ce rite éternel. Non, elle ne regrettait pas que sa vie se fût déroulée autrement. Et c'était tout aussi bien, car sa voie avait été tracée dès l'instant de sa naissance. *Elle* était « la dame du val ».

Ce titre, une des coutumes locales, lui appartenait, à elle seule, et personne d'autre ne pouvait y prétendre. En tant qu'enfant unique de ses parents, elle avait reçu en héritage après leur mort le manoir Casphairn ainsi que le val et ses responsabilités inhérentes. Cela avait été de même pour sa mère qui avait auparavant hérité du manoir, des terres et du rôle de sa propre mère. Chacune de ses ancêtres directes avait été « la dame du val ».

Emmitouflée dans un chaud duvet, Catriona sourit. La signification exacte de son titre échappait à la plupart des étrangers. Certains croyaient qu'elle était une sorcière — elle avait même utilisé cette invention pour effrayer les prétendants potentiels. L'Église comme l'État n'aimaient pas beaucoup les sorcières, mais l'isolement du val assurait sa sécurité ; peu de gens connaissaient son existence et personne ne remettait son autorité en question ni la doctrine dont elle découlait.

Tous les habitants du val savaient ce qu'elle était, ce que son rôle entraînait. Avec des racines enfouies profondément dans le sol fertile depuis des générations, ses métayers, tous ceux qui résidaient et travaillaient dans le val, la considéraient comme « leur dame », comme l'intermédiaire locale de la Dame elle-même, plus ancienne que le temps, l'esprit de la terre qui les faisait vivre, la gardienne de leur passé et de leur avenir. Tous, chacun à sa façon, rendaient hommage à la Dame et, avec une confiance absolue et inconditionnelle, se fiaient à sa représentante terrestre pour prendre soin d'eux et du val.

Surveiller, protéger, soigner, nourrir et guérir —, c'étaient là les principes de la Dame, les seules directives que suivait Catriona et auxquelles elle avait inlassablement consacré sa vie. Comme sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère avant elle. Elle vivait une existence simple en accord avec les préceptes de la Dame, une tâche habituellement facile.

Sauf dans un domaine.

Son regard se reporta sur le parchemin déplié posé sur sa commode. Un notaire de Perth lui avait

écrit pour l'informer de la mort de son tuteur, Seamus McEnery, et pour la prier de venir assister à la lecture de son testament à la résidence McEnery. Celle-ci s'élevait sur un morne flanc de coteau dans les Trossachs, au nord-ouest de Perth ; Catriona s'en souvenait nettement — c'était le seul endroit à l'extérieur du val où elle avait passé plus d'une journée.

À la mort de ses parents, six ans auparavant, le cousin de son père, Seamus, était devenu son tuteur légal comme le voulait la coutume. Un être dur et froid, il avait insisté pour qu'elle vienne vivre à la résidence McEnery afin qu'il puisse être mieux à même de lui trouver un prétendant — un homme pour prendre la relève de la gestion des terres. Seamus tenait fermement les cordons de sa bourse, et Catriona avait été obligée d'obéir ; elle avait quitté le val et s'était rendue dans le nord pour le rencontrer.

Pour lutter contre Seamus — pour son héritage, son indépendance, son droit inaliénable de demeurer la dame du val, à résider au manoir Casphairn et à s'occuper de son peuple. Trois semaines d'agitation et de drames plus tard, elle était rentrée au val ; Seamus n'avait plus parlé de prétendants ni de sa vocation. Et, Catriona en était très convaincue, il n'avait plus jamais blasphémé contre la Dame.

Aujourd'hui, Seamus, le démon qu'elle avait combattu, était mort. Son fils aîné, Jamie, allait lui succéder. Catriona connaissait Jamie ; comme tous les enfants de Seamus, il était d'un naturel doux et faible. Jamie n'était pas de la trempe de Seamus. En réfléchissant à la meilleure façon de réagir à

la demande du notaire, elle avait été très tentée de commencer comme elle avait l'intention de continuer et de répondre en suggérant qu'après la lecture du testament et la désignation formelle de Jamie comme son tuteur, ce dernier vienne lui rendre visite à son manoir. Bien qu'elle n'entrevoie aucune difficulté à s'occuper de Jamie, elle préférerait négocier en position de force. Le val était son foyer ; dans ses limites, elle régnait en maîtresse absolue. Néanmoins...

Elle fixa de nouveau le parchemin ; après un instant, ses contours se brouillèrent — une fois de plus, la vision s'imposa à son imagination. Pendant une minute entière, elle l'examina ; elle vit nettement le visage : un puissant nez patriarcal, un menton résolument carré, des traits ciselés dans la pierre à en juger par leur côté anguleux et dur. Son front était dissimulé par une mèche de cheveux noirs ; les yeux, ces yeux d'un bleu perçant, étaient profondément enchâssés sous des sourcils noirs arqués et encadrés par des cils noirs. Ses lèvres, maintenues en une ligne droite et intransigeante, ne lui révélaient pas grand-chose — c'était là en effet sa façon de résumer son visage — un faciès qui cachait ses pensées et ses émotions ; les dissimuler aux observateurs fortuits.

Elle n'était pas de ceux-là. Le pressentiment — nenni, la certitude — d'une rencontre future s'imposait à elle ; elle centra son esprit et glissa sous la garde de l'homme, derrière sa façade réservée. Et elle ressentit ce qui s'y cachait.

La faim — passionnée, vorace — une envie d'animal rôdant la submergea. Cette envie la caressa

avec des doigts de feu ; son tiraillement était encore plus physique. Au-delà, dans les ombres plus profondes... l'agitation se tapissait. Le sentiment niché dans l'âme d'être à la dérive, sans gouvernail sur la mer de la vie.

Catriona cilla et revint dans sa chambre. Et elle vit la lettre toujours posée sur son bureau. Elle grimaça. Elle était douée pour interpréter les messages de la Dame — celui-ci était clair comme de l'eau de roche. Elle devait aller à la résidence McEnery et alors elle rencontrerait cet étranger affamé, réservé et agité au visage de pierre et aux yeux de guerrier.

Un guerrier perdu : un guerrier sans cause.

Catriona fronçant les sourcils, plongea plus profondément sous les couvertures. Quand elle avait vu en songe ce visage pour la première fois, elle avait senti instinctivement au fond d'elle qu'enfin la Dame lui envoyait un époux — celui qui se tiendrait à ses côtés et partagerait la charge de la protection du val — l'homme qu'elle amènerait dans son lit. Enfin. Maintenant, cependant...

— Son visage est trop énergique. *Beaucoup trop* énergique.

En tant que dame du val, il était impératif qu'elle soit la partenaire dominante dans son mariage, comme sa mère dans le sien. Il était gravé dans la pierre qu'aucun homme ne pourrait jamais la diriger. Un mari arrogant et dominateur n'était pas pour elle — jamais *cela* ne ferait l'affaire. Ce qui, dans ce cas, était bien dommage. Une véritable déception.

Elle avait immédiatement reconnu la source de son agitation, l'agitation de ceux qui n'ont pas de

but, mais elle n'avait jamais rencontré quoi que ce soit ressemblant à cette faim qui rôdait en lui. Une force vivante, tangible se tendit vers elle et la toucha, et Catriona ressentit un désir irrépressible de l'assouvir. Une envie instinctive d'apaiser l'homme, de lui apporter du répit. De...

Elle ne trouvait pas les mots, et son trouble grandissait, mais avec un sentiment d'excitation, d'audace, de défi. Des éléments qu'elle ne rencontrait généralement pas dans la ronde de ses occupations quotidiennes. Mais alors, peut-être n'était-ce que son instinct de guérisseuse qui la guidait. Catriona s'indigna.

— Peu importe, il ne peut *pas* être celui que la Dame me destine ; pas avec un *tel* visage.

La Dame lui envoyait-elle un mâle blessé, un canard boiteux à guérir ? Ses yeux, ses traits aux lignes acérées ne ressemblaient pas à ceux d'un estropié.

Peu lui importait, elle avait reçu ses instructions. Elle irait dans les Highlands, à la résidence McEnery, et verrait ce qui — ou plutôt, qui — l'attendait.

Traduisant sa pensée par une exclamation bien sentie, Catriona se glissa plus loin sous les couvertures. Se tournant sur un côté, elle ferma les yeux — et obligea son esprit à partir une fois encore à la recherche du visage de l'étranger.

CHAPITRE I

5 décembre 1819

Keltyburn, les Trossachs

Les Highlands d'Écosse

Y aura-t-il autre chose, monsieur ?
Un joli enchevêtrement de corps féminins soignés, nubiles et nus surgit à l'esprit de Richard Cynster. L'aubergiste avait fini de débarrasser les restes de son dîner — les corps féminins auraient satisfait cet appétit qui n'était pas encore rassasié. Toutefois...

Richard secoua la tête. Il ne craignait certes pas de choquer son valet de chambre de gentlemen, Worboys, debout, raide comme un piquet.

À son service depuis huit ans, Worboys n'en était plus à ce stade. Par contre, il n'était pas magicien et Richard avait la ferme conviction qu'il faudrait des pouvoirs magiques pour trouver de quoi le satisfaire à Keltyburn.

Ils étaient arrivés dans le hameau alors que la dernière lumière du jour quittait le ciel nuageux ; la nuit était rapidement tombée, un voile noir. L'épais brouillard qui s'était abaissé sur les montagnes, planant lourdement sur leur chemin et obscurcissant l'étroite route sinueuse desservant Keltyhead et menant à leur destination, avait rendu la proposition de passer la nuit dans le confort douteux de Keltyburn Arms très attirante.

D'ailleurs, il souhaitait poser le regard sur la dernière demeure de sa mère en plein jour, et avant de quitter Keltyburn, il y avait une chose qu'il désirait faire.

Richard remua.

— Je vais me retirer bientôt. Va au lit : je n'aurai plus besoin de toi ce soir.

Worboys hésita ; Richard savait qu'il se demandait qui allait broser et suspendre son manteau, qui s'occuperait de ses bottes. Il soupira.

— Va au lit, Worboys.

Worboys se raidit.

— Très bien, monsieur : mais j'aurais bien aimé que nous pussions jusqu'à la résidence McEnery. Là, au moins, j'aurais pu faire confiance aux cireurs de chaussures.

— Sois reconnaissant que nous soyons ici, lui conseilla Richard, et non jetés hors de la route ou coincés dans une congère à mi-chemin en haut de cette maudite montagne.

Worboys renifla avec éloquence. Une indication claire de sa part qu'être coincé dans un amoncellement de neige par temps assez froid pour se geler,

comme on dit, le fameux appendice était préférable à un mauvais cirage. Cependant, il se retira.

Ses lèvres tressaillant sous un léger sourire, Richard étira ses longues jambes vers le feu ronflant dans l'âtre. Peu importait l'état du cirage dans l'auberge, le propriétaire n'avait pas lésiné pour leur confort. Richard n'avait vu aucun autre client, mais dans ce genre de petit coin calme, ce n'était pas étonnant.

Les flammes flamboyèrent ; Richard fixa son regard sur elles — et se demanda, non pour la première fois, si cette expédition dans les Highlands, précipitée par son ennui et une peur très précise, n'était pas irréfléchie. Cependant, les divertissements de Londres avaient perdu de leur fraîcheur ; les corps parfumés offerts à lui si volontiers — trop volontiers — ne l'attiraient plus. Alors que l'envie et le désir sexuel étaient toujours là, il était devenu pointilleux, difficile à satisfaire, encore plus qu'il ne l'était auparavant. Il voulait d'une femme davantage que son corps et quelques moments de félicité terrestre.

Il fronça les sourcils, recala ses épaules et rassembla ses pensées. C'était une lettre qui l'avait amené ici, provenant de l'exécuteur testamentaire de Seamus McEnery, le mari de sa mère depuis longtemps décédée, qui avait lui-même récemment quitté cette terre. La missive juridique qui ne lui apprenait rien l'avait convoqué à la lecture du testament qui devait avoir lieu le surlendemain à la résidence McEnery. S'il souhaitait réclamer un legs que lui avait fait sa mère, et qu'apparemment Seamus avait retenu pendant presque trente ans, il devait y assister en personne.

Du peu qu'il avait appris sur le défunt mari de sa mère, cela ressemblait à Seamus McEnerg. L'homme avait été impétueux, effronté et vigoureux, un despote dur, déterminé et rusé. Ce qui expliquait très probablement pourquoi lui-même était né. Sa mère n'avait pas aimé être mariée à un tel homme ; son père, Sebastian Cynster, cinquième duc de St-Ives, dépêché à la résidence McEnerg pour éteindre le feu politique de Seamus, avait eu pitié d'elle et lui avait donné la joie qu'il pouvait.

Avec Richard pour résultat. L'histoire était ancienne — trente ans, pour être précis — elle ne provoquait plus aucune émotion chez lui, à l'exception d'un certain regret. Pour la mère qu'il n'avait jamais connue. Elle était morte de fièvre à peine quelques mois après sa naissance ; Seamus l'avait ensuite envoyé en hâte aux Cynster, le geste le plus miséricordieux qu'il ait eu. Ils l'avaient adopté et élevé comme l'un des leurs, ce qui était à tous les points de vue importants. Les Cynster se reproduisaient à l'identique, particulièrement les hommes. Il était un Cynster jusqu'à la moelle.

Et c'était pour cette autre raison qu'il avait quitté Londres. L'unique événement mondain qu'il ratait était le déjeuner de noces tardif de son cousin Vane, un événement qui l'inquiétait. Il n'était pas aveugle : il avait vu la lueur brillant avec insistance dans les yeux des dames Cynster plus âgées. Comme Helena, la douairière, sa très aimée belle-mère, sans parler de son armée de tantes. S'il avait assisté à la fête en l'honneur de Vane et Patience, elles se seraient occupées de lui. Il ne s'ennuyait pas encore assez, n'était pas

encore assez agité pour s'offrir à leurs machinations conjugales. Pas encore.

Il se connaissait bien, peut-être trop bien. Il n'était pas un homme impulsif. Il aimait sa vie bien ordonnée, prévisible : il aimait être en contrôle. Il avait connu la guerre en son temps, mais il était un homme de paix. De passion. De maison et d'un foyer.

La phrase amenait des images dans son esprit : de Vane et de sa nouvelle épouse, de son demi-frère Devil, de la duchesse Honoria et de leurs fils. Richard changea de position, conscient de ce qu'avaient à présent son frère et son cousin. Ce que lui-même voulait. Aspirait à avoir. Après tout, il était un Cynster ; il commençait à soupçonner que de telles fâcheuses pensées étaient enracinées, une sensibilité innée. Elles s'infiltraient en lui et le rendaient... frustré.

Insatisfait.

Agité.

Vulnérable.

Une latte de plancher craqua ; Richard leva les yeux, scrutant le couloir au-delà de l'entrée en arche. Une femme émergea des ombres. Enveloppée dans une cape de grosse toile bise, une femme âgée au visage extrêmement ridé lui fit face. Elle prit rapidement sa mesure ; son regard devint glacial. Richard réprima un grand sourire.

L'échine raide et le pas ferme, la femme tourna et grimpa les marches.

Retombant sur sa chaise, Richard laissa ses lèvres se courber. Il ne courait pas le risque de succomber à la tentation au Keltyburn Arms.

Il reporta les yeux sur les flammes ; graduellement, son sourire s'évanouit. Il changea une dernière fois de position, soulageant ses épaules ; une minute plus tard, il se leva d'un mouvement gracieux et se rendit à la fenêtre embuée.

Frottant pour en éclaircir un bout, il regarda dehors. Un paysage étoilé éclairé par la lune se présenta sous ses yeux, une lumière couvrant la neige sur le sol. En regardant du coin de l'œil, il pouvait voir l'église. L'église presbytérienne d'Écosse. Richard hésita, puis il se redressa. Récupérant son manteau, il sortit.

À l'étage, Catriona était assise à une petite table en bois au plateau vide à l'exception d'un bol en argent rempli d'eau de source pure dans lequel elle plongeait son regard.

Vaguement, elle entendit sa compagne, Algaria, marcher dans le couloir et entrer dans la chambre adjacente, mais elle était profondément absorbée par l'eau, ses sens fusionnant avec sa surface, concentrée sur elle.

Et la vision se forma — les mêmes traits forts, les mêmes yeux arrogants. La même aura d'agitation. Elle ne chercha pas à approfondir davantage — elle n'osa pas.

La vision était nette — il était proche.

Prenant une rapide inspiration, Catriona cligna des paupières et recula. Un coup retentit à la porte et elle s'ouvrit : Algaria entra. Et vit instantanément à quoi elle s'était occupée. Elle referma promptement la porte.

— Qu'as-tu vu ?

Catriona secoua la tête.

— C'est déroutant.

Le visage était encore plus dur qu'elle ne l'avait cru, l'essence de la force d'un homme y était présente, nettement dépeinte à la vue de tous. C'était un homme qui n'avait aucune raison de cacher son tempérament : il en portait les signes ouvertement, avec arrogance, comme un chef.

Comme un guerrier.

Catriona fronça les sourcils. Elle n'arrêtait pas de tomber sur ce mot, mais elle n'avait pas besoin d'un guerrier — il lui fallait un gentleman docile, obligeant et entiché d'elle qu'elle puisse épouser pour ainsi engendrer une héritière. Cet homme concor-
dait à sa description sur un seul aspect : c'était incontestablement un mâle. La Dame, Celle-qui-savait-tout, ne pouvait certainement pas lui destiner cet homme.

— Mais si ce n'est pas cela, alors quoi ?

Repoussant le bol en argent, elle s'appuya sur la table et posa son menton dans sa main en coupe.

— Je dois emmêler mes messages.

Pendant, cela ne lui était pas arrivé depuis ses quatorze ans.

— Ils sont peut-être deux ?

— Deux quoi ? demanda Algaria qui rôdait tout près. Quelle était la vision ?

Catriona secoua la tête. L'affaire était trop personnelle — trop sensible — pour la divulguer à qui que ce fût d'autre, même à Algaria, sa guide depuis la mort de sa mère. Pas avant qu'elle ait saisi elle-même la vérité sur l'affaire et l'ait comprise entièrement.

Peu importe ce qu'elle devait comprendre.

— C'est inutile. Je dois consulter la Dame directement.

Résolument, elle se leva.

— Quoi ? *Maintenant* ? s'écria Algaria en la dévisageant. Il gèle dehors.

— Je vais seulement me rendre au cercle au fond du cimetière. Je ne serai pas longue.

Elle détestait l'incertitude, ne pas être sûre du chemin à suivre. Et cette fois, l'incertitude avait provoqué en elle une tension inhabituelle, un sentiment d'attente, un pressentiment troublant d'excitation. Pas le genre d'excitation auquel elle était accoutumée non plus, mais quelque chose de plus éblouissant, de plus séduisant. Faisant voler sa cape autour d'elle, elle en glissa les rubans dans les boucles à son cou.

— Il y a un gentleman au rez-de-chaussée.

Les yeux noirs d'Algaria lancèrent des éclairs.

— En voilà un que tu devrais éviter.

— Oh ?

Catriona hésita. Son homme pouvait-il se trouver ici, sous le même toit ? La tension qui la tenait affermit sa détermination ; elle noua ses rubans.

— Je vais m'assurer qu'il ne me voie pas. Et tout le monde au village me connaît de vue ; du moins, on connaît cette vision.

Elle libéra ses cheveux, les laissant glisser sur ses épaules.

— Il n'y a pas de danger ici.

Algaria soupira.

— Très bien : mais ne t'attarde pas. Je suppose que tu me diras de quoi il s'agit lorsque tu le pourras.

De la porte, Catriona lui lança un sourire éclatant.

— Je le promets. Dès que j'en serai sûre.

À mi-chemin dans l'escalier, elle vit le gentleman, petit, rondelet et vêtu méticuleusement, examinant les journaux abandonnés dans le salon principal de l'auberge. Son visage était aussi circulaire que sa silhouette ; ce n'était assurément pas un guerrier. Catriona se glissa silencieusement dans le couloir. Ce fut le travail d'une minute seulement d'ouvrir en douceur la lourde porte pas encore verrouillée pour la nuit.

Puis, elle se retrouva dehors.

Marquant une pause sur le seuil en pierre de l'auberge, elle inspira l'air glacial et sec et sentit le froid lui monter à la tête. Revigorée, elle resserra sa cape autour d'elle et s'avança, surveillant ses pas, faisant attention à ne pas glisser sur la neige glacée.

Dans le cimetière, à l'abri d'un mur, Richard baissa les yeux sur la tombe de sa mère. L'inscription sur la pierre tombale était brève : *Lady Eleanor McEnery, épouse de Seamus McEnery, laird de Keltyhead*. Cela et rien de plus. Pas de souvenir affectueux ; aucune mention du bâtard qu'elle avait abandonné.

L'expression de Richard ne se modifia pas ; il avait accepté son statut depuis longtemps. Quand il avait été abandonné sur le pas de la porte de son père, Helena, la mère de Devil, avait stupéfié tout le monde en déclarant qu'il était son fils. Ce faisant, elle lui avait donné une place dans la bonne société — personne, même aujourd'hui, ne risquerait de provoquer son mécontentement, ou celui de

tout le clan Cynster, même en faisant la plus petite allusion au fait qu'il n'était pas ce qu'elle prétendait qu'il était. Le fils légitime de son père. D'une perspicacité innée, d'une exubérante générosité, Helena lui avait assuré une position dans l'élite de la société, ce pour quoi il n'avait jamais cessé de la remercier dans son cœur.

La femme dont les ossements reposaient sous cette pierre froide lui avait cependant donné la vie — et il ne pouvait rien faire pour la remercier.

Sauf, peut-être, de vivre pleinement sa vie.

Tout ce qu'il savait de sa mère lui avait été appris par son père lorsque, en toute innocence, il lui avait demandé s'il avait aimé sa mère. Sebastian lui avait ébouriffé les cheveux et avait répondu :

— Elle était extrêmement ravissante et très seule ; elle méritait davantage que ce qu'elle avait reçu du mariage.

Il marqua une pause, puis il ajouta :

— J'ai eu de la peine pour elle.

Il l'avait regardé et son sourire lent avait plissé son visage.

— Mais je t'aime. Je regrette sa mort, mais je ne peux pas regretter ta naissance.

Il pouvait comprendre ce que son père avait ressenti — après tout, il était lui-même un Cynster jusqu'à la moelle. La famille, les enfants, la maison et le foyer — voilà ce qui importait aux Cynster. Il s'agissait de leurs objectifs de guerriers par excellence, les ultimes victoires de la vie pour eux.

Pendant de longues minutes de silence, il se tint debout devant la tombe, jusqu'à ce qu'enfin le froid pénétre ses bottes. Avec un soupir, il remua, puis se

redressa et après un dernier regard interminable, il se retourna et revint sur ses pas.

Que lui avait laissé sa mère ? Et pourquoi, ayant dissimulé son legs toutes ces années, Seamus avait-il décidé de le convoquer maintenant, après sa propre mort ? Richard contourna l'église presbytérienne à un rythme lent, le son de ses pas étouffé par la brise sifflant doucement à travers les branches alourdies par la neige. Il atteignit le sentier principal et s'y engagea. Il entendit des pas clairs et déterminés approchant avec ardeur de l'autre côté de l'église. S'arrêtant, il se tourna et vit...

Une créature de magie et de clair de lune.

Une femme, tête nue, sa cape sombre ondulant autour d'elle. Sur ses épaules et son dos s'étalait la plus merveilleuse des crinières de cheveux soyeux tombant en cascade, brillant comme le cuivre luisant sous le clair de lune, un phare devant les arbres d'hiver derrière elle. Sa foulée était ferme, chaque pas décidé ; ses yeux étaient tournés vers le sol, mais il aurait pu jurer qu'elle ne surveillait pas ses pas.

Elle avançait sans marquer de pause, se dirigeant droit sur lui. Il ne pouvait pas voir son visage, ou sa silhouette sous la longue cape, mais son instinct bien développé lui mentait rarement.

Ses sens se réveillèrent, s'étirèrent, puis se concentrèrent avec force — un cas clair de désir sexuel à première vue. Ses lèvres se soulevant sous une anticipation vorace, Richard se tourna silencieusement et se prépara à faire la connaissance de la dame.

Catriona progressait vivement sur le sentier, lèvres pressées, un pli lui barrant le front. Elle était une

disciple de la Dame depuis trop longtemps pour ne pas savoir comment formuler ses demandes de clarification ; la question qu'elle avait posée avait été succincte et précise. Elle avait demandé la véritable importance de l'homme dont le visage la hantait. La réponse de la Dame, les mots qui s'étaient formés dans son esprit avaient été d'une concision brutale : *il sera le père de tes enfants.*

Il n'y avait pas, peu importait la manière dont elle les retournait, de nombreuses façons d'interpréter ces mots.

Ce qui la laissait avec un très gros problème. Même si c'était sans précédent, la Dame *devait* avoir commis une erreur. Cet homme était arrogant, sans pitié — dominateur. *Elle* avait besoin d'une âme simple et douce, un homme satisfait de la soutenir discrètement pendant qu'elle régnait sur leur nid. Elle n'avait que faire de la force — il lui fallait de la faiblesse. Ce n'était pas du tout pertinent de lui envoyer un guerrier sans cause.

Catriona expira sèchement pour exprimer son indignation, son souffle formant de la buée devant son visage. À travers les minces volutes qui s'éclaircissaient, elle repéra — la dernière chose qu'elle s'attendait à voir — une paire de grandes bottes noires d'Hesse très cirées directement sur sa trajectoire. Elle essaya d'arrêter, mais ses semelles ne purent s'agripper à rien sur le sentier glacé — son élan la propulsa en avant.

Elle tenta de reprendre son équilibre mais ses bras étaient coincés sous sa cape. En haletant, elle leva les yeux, juste au moment où elle entra en collision avec le propriétaire des bottes.

L'impact lui coupa le souffle et elle crut un instant avoir frappé un arbre. Cependant, son nez s'enfouit dans une cravate douce au milieu d'un torse, juste au-dessus du V d'un gilet en soie. Le menton de l'homme arrivait au-dessus sa tête et elle sentit des picotements sur le haut de son crâne quand il l'effleura. Et des bras solides comme l'acier se refermèrent sur elle.

Son instinct se réveilla avec agitation ; levant les mains, elle repoussa le torse.

Ses pieds glissèrent, puis dérapèrent.

Elle haleta encore une fois — et s'agrippa furieusement au lieu de repousser. Les bras d'acier se resserrèrent et tout à coup, elle se sentit soulevée de terre. Catriona inspira avec difficulté — sa respiration était trop superficielle pour calmer son étourdissement. Elle avait du mal à respirer, ses sens volaient dans toutes les directions ; elle comprit, le souffle coupé, que son corps était pressé contre celui d'un homme de la hauteur de ses seins jusqu'aux cuisses.

Pas n'importe quel homme : un mâle avec un corps comme de l'acier chaud et souple. Elle dut se pencher en arrière pour regarder son visage.

Des yeux bleus, très bleus croisèrent les siens.

Catriona s'immobilisa ; elle le dévisagea. Puis, elle cilla. Il lui fallut une demi-seconde pour vérifier — mine arrogante et menton résolu — qu'il s'agissait de lui.

Plissant les yeux, elle fixa les siens ; si la Dame n'avait pas commis d'erreur, alors il lui incombait de poursuivre.

— Déposez-moi.

Elle avait appris comment se faire obéir sur les genoux de sa mère ; ses mots simples contenaient des traces d'autorité, des nuances de force.

Il les entendit ; il inclina la tête d'un côté, un sourcil noir se haussant, puis les extrémités de ses longues lèvres se soulevèrent.

— Dans une minute.

Ce fut au tour de Catriona d'écouter et de déceler l'intention dans son ronronnement grave. Ses yeux s'arrondirent brusquement.

— Mais d'abord...

Si elle avait été capable de réfléchir, elle aurait crié, mais le choc provoqué par son contact, la chaleur intime de sa paume alors qu'il encadrait son visage la troublèrent. Ses lèvres achevèrent sa conquête — elles plongèrent avec une assurance arrogante et se déposèrent sur les siennes.

La première caresse la stupéfia ; elle cessa de respirer. Le concept même de la respiration s'évanouit de son esprit quand ses lèvres se déplacèrent paresseusement sur les siennes. Elles n'étaient ni chaudes ni froides et pourtant la chaleur s'attardait à leur contact. Elles se pressèrent davantage, puis se firent plus douces, elles burent et avalèrent, puis recommencèrent. Fermes et exigeantes, elles affectaient ses sens, l'atteignant très profondément, la remuant.

Elle bougea contre son bras cerclé autour d'elle ; il se resserra davantage. La chaleur l'entoura — même à travers son épaisse cape, elle se tendit vers elle, l'enveloppa, puis s'enfonça dans sa chair. Et elle augmenta, s'accrut, un crescendo de chaleur cherchant la libération. La faim chaude de l'homme la conta-

minait. Totalement troublée, elle tenta de la tenir à distance, d'en nier l'existence, essaya vainement de la refroidir.

Sans réussir. Elle faisait face à une défaite ignominieuse — sans s'attendre aucunement à ce qui suivit — quand la main dure inclinant son visage se déplaça. Il modifia sa prise, un pouce pressé avec insistance au centre de son menton.

La mâchoire de Catriona s'ouvrit doucement, ses lèvres s'entrouvrirent.

Il entra.

Le choc de la première caresse de sa langue contre la sienne la bouleversa. Elle aurait haleté, mais c'était impossible ; elle ne pouvait que ressentir. Ressentir et suivre et expérimenter la réalité de cette faim brûlante, du besoin physiquement séduisant, profondément évocateur et étonnamment subtil. Et se prémunir fermement contre la tentation qui la traversa.

Même alors qu'il élevait son arrogance à de nouveaux niveaux.

Elle ne l'aurait pas cru possible, mais il l'attira encore plus près, imprimant sa dureté de mâle sur sa douce chair féminine. Impitoyablement arrogant, il inclina la tête d'un côté et la goûta — langoureusement, sans se presser — comme s'il avait tout le temps du monde.

Ensuite, il s'installa pour jouer.

Pour avancer et battre en retraite, pour l'inciter par la ruse à se joindre au jeu. Cette idée même la choqua dans tout son être — et provoqua des piqûres d'excitation dans tous ses nerfs. Ils se tendirent, se raidirent. Les lèvres et la langue de l'homme continuèrent leur danse excitante.

Elle agit — avec hésitation ; au lieu de la réaction agressive qu'elle avait attendue, les lèvres de l'homme s'adoucirent très légèrement, encourageantes. Elle osa davantage, répondant à la pression de ses lèvres, à la caresse sensuelle de sa langue.

Sans même le savoir, elle plongea dans le baiser.

Richard fut parcouru d'un sentiment de victoire ; il cria mentalement son triomphe. Il avait dévasté sa résistance guindée ; elle était douce et malléable, de la pure magie entre ses bras. Elle avait le goût du plus sucré des vins d'été. La sensation grisante lui monta directement à la tête.

Et tomba dans son bas-ventre.

Dissipant la faim bourgeonnante, il se régala en faisant attention à ne pas lui faire peur, à ne pas la laisser reprendre assez ses esprits pour reconnaître les libertés qu'il prenait. Il n'était pas assez idiot pour croire qu'elle ne s'écarterait pas s'il lui donnait un motif suffisant. Elle n'était pas une simple demoiselle de campagne ni une servante naïve — ses deux mots, son attitude suintaient l'autorité. Et elle n'était pas jeune ; aucune jeune dame n'aurait eu l'assurance de lui ordonner « déposez-moi », à lui en particulier. Elle n'était pas une jeune fille, mais bien une femme — souple et bien balancée, elle allait très bien entre ses bras.

Le fait qu'elle allait si bien avec lui et que ses courbes étaient attirantes, collées avec force contre lui, augmenta encore son désir sexuel. Le doux balancement de sa lourde chevelure veloutée, un voile chaud et vivant s'amoncelant sur le dos de ses mains et le parfum — les fleurs sauvages, la promesse du printemps et de la fécondité — qui

s'éleva des mèches soyeuses convertit son désir en douleur.

Ce fut lui qui s'écarta et mit fin à leur baiser — c'était ça ou bien souffrir une agonie encore pire. Car, il devrait la laisser partir, intouchée, non expérimentée, son désir non assouvi ; un cimetière complètement enneigé au cœur d'une nuit d'hiver était un défi difficile à relever, même pour lui.

Et malgré les caresses intimes qu'ils avaient échangées, il savait qu'elle n'était pas ce genre de femme. Il avait fait une brèche dans ses défenses grâce à une insouciance purement effrontée, provoquée par son ordre hautain de la déposer. En ce moment, il aurait aimé l'allonger, mais cela, il le savait, n'arriverait pas.

Il leva la tête.

Les yeux de Catriona s'élargirent brusquement, elle le regarda comme s'il était un fantôme.

— *Ma Dame protégez-moi.*

Ses mots furent prononcés dans un murmure fervent ; condensés par le froid, ils embuèrent l'air entre eux. Elle scruta son visage — à la recherche de quoi, Richard était incapable de le deviner ; avec son arrogance coutumière, il haussa un sourcil.

Les lèvres, douces et rosées — beaucoup plus rosées qu'avant — se raffermirent.

— Par le voile de la Dame ! C'est de la *folie* !

Elle secoua la tête et repoussa son torse. Perplexe, Richard la déposa à terre avec précaution, puis il la lâcha. Fronçant les sourcils d'un air distrait, elle le contourna et passa derrière lui, puis elle pivota pour lui faire face.

— *Qui êtes-vous ?*

— Richard Cynster.

Il esquissa une élégante révérence à son intention. Se redressant, il emprisonna son regard.

— Entièrement à votre service.

Le regard de Catriona le rabroua.

— Avez-vous l'habitude d'accoster des femmes innocentes dans les cimetières ?

— Seulement quand elles me tombent dans les bras.

— Je vous ai *demandé* de me déposer.

— Vous m'avez *ordonné* de vous déposer, et je l'ai fait. En fin de compte.

— Oui. Mais...

Sa tirade — il était certain que cela aurait été une tirade — mourut sur ses lèvres. Elle cligna des paupières vers lui.

— Vous êtes *Anglais* !

Une accusation plutôt qu'une observation ; Richard haussa un sourcil.

— Les Cynster le sont.

En plissant les yeux, elle étudia son visage.

— De lignée normande ?

Il sourit, fièrement arrogant.

— Nous sommes arrivés avec Guillaume le Conquérant.

Son sourire s'approfondissant, il se permit de la balayer du regard.

— Nous aimons encore mettre la main à la pâte, évidemment, déclara-t-il en levant la tête et emprisonnant son regard. Garder la main avec la conquête occasionnelle.

Même dans la faible clarté, il vit son regard mauvais, il aperçut les éclairs qui surgirent dans ses yeux.

— Sachez que tout ceci est une *très grosse erreur* !

Sur ce, elle s'éloigna en pivotant brusquement. La neige crissa, plus fort qu'avant alors qu'elle s'en allait avec raideur dans une envolée de jupes et de cape. Arquant les sourcils, Richard la regarda passer le porche du cimetière en trombe ; il vit, dans l'ombre, le rapide regard qu'elle lui jeta avec ses yeux plissés. Ensuite, rejetant la tête en arrière, le menton haut, elle marcha au pas sur la route.

Vers l'auberge.

Les extrémités des lèvres de Richard se relevèrent. Ses sourcils se haussèrent d'un autre cran considérable.

Une erreur ?

Il l'observa jusqu'à ce qu'elle disparaisse de sa vue, puis il bougea, redressa ses épaules et, ses lèvres se courbant en un sourire vorace, il partit sans se presser dans son sillage.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



L'épouse de Scandal

Cynster – T. 3

Stephanie Laurens



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

